



## **La longue traque de Siméon Errinersfeld**

La longue traque de Siméon Errinersfeld trouva une fin inattendue dans la mort, le 16 janvier 1967, du chirurgien Adolfo Bioy Casares.

Ce fait divers ne trouva que peu d'écho dans la presse argentine. Moi-même, tout récent envoyé spécial à Buenos Aires à l'époque, et qui avais déjà tant à faire pour tenter de démêler un peu l'inextricable confusion qui accompagna la fin du péronisme, je ne dus mon intérêt pour cette affaire qu'à une coïncidence des plus ténues – c'est-à-dire, en fait, que je commis une erreur indigne du journaliste expérimenté que voyait en moi mon rédacteur en chef, en me précipitant sur le téléphone le plus proche pour annoncer à ma rédaction le meurtre de l'écrivain Adolfo Bioy Casares, à peine avais-je lu l'entrefilet paru en dernière page d'un journal local, *El Doppelgänger*, lequel relatait les faits de la manière suivante : « La police a arrêté hier, sur les lieux et presque à l'instant de son crime, un individu répondant au nom de Siméon Errinersfeld, coupable présumé de l'assassinat d'Adolfo Bioy Casares, résidant 37 calle Pedro Antonio, à Palermo. Le sieur Bioy Casares étant bien connu de leurs services, les enquêteurs privilégient la thèse du règlement de comptes. »

Par bonheur, il se trouva que la situation politique d'Israël ne laissait alors aucune

place dans les colonnes des journaux de Tel Aviv pour pareille nouvelle, trop anecdotique et trop éloignée des graves préoccupations du moment. Aussi convins-je avec mon rédacteur en chef de différer la publication de ce fait divers crimino-littéraire à une période plus propice, c'est-à-dire politiquement parlant plus calme – ce qui me laissait le temps d'en apprendre un peu plus sur les circonstances et les mobiles de ce meurtre extraordinaire, dans lequel il semblait qu'un Juif fût impliqué.

On peut s'étonner, étant donné le contexte politique explosif de l'Argentine d'alors, que j'eusse envisagé, et même entrepris, d'enquêter sur un simple fait divers, si peu banal qu'il parût. C'est négliger le fait qu'alors peut-être encore plus qu'aujourd'hui, tout ou presque était politique – et surtout ce qui paraissait d'abord n'avoir aucun trait à la politique. Deux points, en l'occurrence, plaidaient en faveur de cette thèse : l'empressement de la police à conclure au règlement de comptes, et la coïncidence pour le moins curieuse qui lui avait permis de se trouver sur les lieux pour procéder à une arrestation immédiate et disposer à peu de chose près d'un flagrant délit. En fait, j'avais fait valoir à mon rédacteur en chef deux autres arguments, plus subtils, afin qu'il me laissât libre de me livrer à une enquête : c'était une des techniques favorites de la police, lorsqu'elle désirait étouffer une affaire, que de salir le nom ou la mémoire de ceux qui y étaient impliqués ; et non seulement laisser entendre, mais affirmer qu'Adolfo Bioy Casares (j'ignorais encore que j'étais victime d'une malencontreuse homonymie) était bien connu de ses services, en paraissait un exemple des plus criants – Bioy Casares, l'écrivain, était en fait surtout connu pour son manque d'enthousiasme tant pour le régime en place que pour l'Armée qui tentait alors de le supplanter. De plus, les consonances hébraïques du nom de l'assassin présumé faisaient de celui-ci un coupable tout désigné, et qui ne trouverait que peu, pour ne pas dire pas de défenseurs dans une opinion publique très largement antisémite – à supposer même que l'affaire vînt à être discutée sur la place publique.

Fort de ces conclusions, je dirigeai d'abord mes recherches vers le cercle littéraire fréquenté par Adolfo Bioy Casares ; et c'est tout naturellement que j'allai frapper à la porte de l'antique demeure familiale de Jorge Luis Borges, située dans ce même quartier de Palermo évoqué dans l'article qui motivait ma visite, non loin de l'église de San Benito. C'est une vieille femme, très grande et très maigre, qui vint m'ouvrir : sans me laisser le temps de me présenter ni d'exposer le but de ma visite (mais aussi, quel pouvait-il être, hors rencontrer le Maître ?), elle me pria de la suivre et m'introduisit dans une pièce plongée dans la pénombre, que ses murs tapissés d'une multitude de livres faisaient paraître tour à tour

très vaste et très exiguë – laissé seul, je pris le temps d’accommoder avant de m’aventurer dans ce sanctuaire obscur. Comme je m’apprêtais à observer de plus près les ouvrages exposés, au sein desquels les dix-neuf volumes reliés pleine peau de l’Anglo-American Cyclopædia étalaient avec une arrogance quasi divine leur tranche dorée brillante comme une flamme, un bref raclement de gorge, râpeux comme du papier émeri, me fit sursauter. Dans le coin le plus sombre de la pièce, enfoncé dans un profond fauteuil de style anglais, ses mains décharnées reposant comme mortes sur chaque bras du fauteuil tendu de velours usé, Borges me regardait fixement. Ses yeux blancs et troubles d’aveugle semblaient luire d’un feu étrange au sein d’un visage rond et parcheminé au-delà de toute expression. Puis j’oubliai l’apparence du vieillard lorsque retentit sa voix. Encore que retentir ne s’appliquât guère à cette voix, à ce chuchotement rauque et traînant aux accents à la fois suprêmement distingués et empreints, me sembla-t-il, d’une acerbe dérision – Borges parlait un espagnol rocailleux avec la voix et la désinvolture d’un vieux lord anglais.

« Bien... Bien... Bien... Très bien... Je vous attendais... Jeune homme... Pauvre Adolfo... Oui... Terrible, terrible... Très terrible, oui... María Esther ! María Esther ! »

Avant d’avoir compris ce qui m’arrivait, je me retrouvai dans la rue écrasée de soleil, tenant en main une liasse de feuillets que m’avait remise María Esther, la vieille femme qui m’avait à son étrange manière accueilli et maintenant me laissait seul sur le perron, ayant refermé la porte derrière moi sur les ténèbres ambiguës qui noyaient toute la demeure du vénérable Maître des lettres argentines – abasourdi, j’en venais à croire qu’elles avaient également obscurci sa raison.

Ce n’est qu’en arrivant à mon hôtel que je compris que j’avais été victime d’une mystification – dont je ne connus d’ailleurs le fin mot qu’une vingtaine d’années plus tard, lors de l’enterrement de Jorge Luis Borges. De nombreux journalistes étaient présents et, comme l’un d’eux s’étonnait que mon journal eût délégué de Tel Aviv, pour couvrir l’événement, un chroniqueur politique et judiciaire plutôt qu’un spécialiste des lettres sud-américaines, je fus amené à conter l’anecdote de ma visite au Maître, et la curieuse façon dont j’avais été reçu. Mon histoire fut diversement accueillie, mais il me parut que le sentiment général était que je tentais plutôt mal à propos de faire du Borges au sujet de Borges – et je regrettai amèrement d’avoir laissé à Tel Aviv, où j’avais été rappelé douze ans auparavant pour assumer la direction de la rubrique de politique étrangère de mon journal, le manuscrit que m’avait confié la vieille femme, María Esther, en me reconduisant jusqu’à la rue. Cependant, comme l’assistance se dispersait,

je fus pris à part par un homme qui s'était jusqu'alors tenu plutôt en retrait de la foule des journalistes mais avait paru prendre beaucoup d'intérêt au récit de mon unique et assez extraordinaire rencontre avec l'homme non moins extraordinaire dont les funérailles nous avaient réunis. Je rapporte ici notre conversation, car elle éclaire d'un jour nouveau ma petite aventure.

« Señor Zuvir ! Señor Martin Zuvir !

– Oui ?

– J'espère ne pas être importun...

– Je vous en prie, monsieur... Monsieur ?

– Muir. Alejandro Muir. Votre histoire m'a vivement intéressé et... Si vous vouliez bien...

– Je vous en prie, monsieur Muir, je vous écoute.

– Merci. Comme je vous le disais, votre histoire m'a beaucoup intéressé et, si vous le permettez, je voudrais à mon tour vous conter une histoire, ou comment j'ai moi-même rencontré Borges, en des circonstances non moins curieuses que celles que avez si brillamment évoquées tout à l'heure. Peut-être avez-vous remarqué que je ne partageais pas le scepticisme de nos confrères quant à la véracité de votre récit ? C'est que, voyez-vous, ma propre histoire ressemble fort à la vôtre, et qu'elles s'éclairent mutuellement. En fait, nous avons à ce qu'il semble rencontré Borges le même jour – simplement, vous m'avez précédé d'une heure, ou peut-être seulement d'un quart d'heure ; et ces quelques minutes sont à l'origine non pas de mon amitié avec Borges, le terme serait excessif, mais de sa bienveillance à mon égard durant toutes ces dernières années. Je vous en remercie aujourd'hui, encore qu'il apparaisse que vous n'avez joué dans cette affaire que le rôle de celui qui se trouve au mauvais moment au mauvais endroit. Oh ! Ne le prenez pas en mauvaise part ! Je sais combien les occasions de jouer ce rôle sont nombreuses en Argentine, il n'est que de parcourir les rapports de police pour s'en faire une idée... Si vous préférez, disons que vous avez ce jour-là endossé pour une heure ou deux les sombres oripeaux du Destin, ou que le Hasard s'est pour un temps incarné en vous, le temps pour Lui de mystifier Borges comme celui-ci avait projeté de me mystifier. Il y eut dans toute cette affaire une accumulation de coïncidences et de quiproquos, délibérés ou accidentels, qui laisse rêveur. Si Borges avait su ce que grâce à vous je sais aujourd'hui, il n'aurait pas manqué d'y voir un argument en faveur de sa thèse selon laquelle nous sommes tous des pions engagés dans une partie d'échecs qui nous dépasse, entre des joueurs eux-mêmes manipulés sur un échiquier d'un ordre supérieur. Et, connaissant son sens aigu de la dérision, je peux vous affirmer que le fait que sa théorie se soit

confirmée à ses propres dépens l'eût fort réjoui – sans doute en eût-il conclu qu'il était, lui Borges, à la fois le pion et le joueur d'échecs, voire également l'échiquier... Mais je m'aperçois que je vais trop vite et trop loin, et que je m'expose à vous paraître un peu... dérangé. Vous allez comprendre : à l'époque dont il est question, j'étais étudiant en sociologie à l'université de Buenos Aires, et dans le cadre de ma thèse, laquelle avait trait à l'influence du climat politique général sur des manifestations apparemment sans rapport avec lui, je passais des heures chaque jour à éplucher les colonnes des faits divers. C'est ainsi que, comme vous, je tombai sur l'annonce de l'assassinat d'Adolfo Bioy Casares – et que j'en tirai les mêmes conclusions erronées que vous. Mais, contrairement à vous, sachant peut-être mieux que vous combien il était difficile de mettre un pied dans la demeure du Maître, je pris la précaution de lui téléphoner de la part de la revue *Cabildo* à laquelle je collaborais alors, pour lui exposer ce qui motivait ma requête d'un rendez-vous, qui fut fixé au lendemain. Je sais aujourd'hui qu'il mit à profit ce délai pour mettre en place les éléments d'un canular littéraire, de connivence avec Bioy Casares. Imaginez sa perplexité lorsque, quelques instants après vous, je me présentai chez lui et finis par le convaincre que j'étais bien celui qu'il attendait et non quelque imposteur particulièrement bien renseigné ! Son projet de mystification avait été déjoué, et lui-même mystifié par un inconnu – cela le fit beaucoup rire, et lorsque nous fûmes amenés à nous revoir par la suite, il ne se lassait pas d'évoquer cette affaire, dont la magistrale symétrie le comblait d'aise. Il a cependant toujours refusé de me révéler en quoi consistait le canular dont je devais être l'agent innocent. Peut-être, maintenant qu'il est mort, vous sentirez-vous autorisé à me le dire enfin ? »

J'hésitai d'abord à lui répondre, car le soupçon m'était venu que j'étais peut-être à ce moment-là même victime d'une tentative de mystification. Mais, après tout, son histoire était trop belle, même s'il l'avait peut-être inventée de bout en bout, pour que je lui cache longtemps ce qu'il voulait savoir – je suis moi-même grand amateur de symétrie, et de ce point de vue son histoire conférait à la mienne une certaine beauté formelle qui lui avait toujours manqué. Aussi satisfis-je à son désir sans m'écarter d'un pouce de la vérité – comme j'avais d'abord été tenté de le faire. J'avais bien sûr examiné avec beaucoup de curiosité ce que m'avait remis la vieille María Esther, et voici ce que j'avais découvert : un article signé Heitor Bustos Domecq, dans lequel il était affirmé qu'Adolfo Bioy Casares ne pouvait être mort... puisqu'il n'avait jamais existé. Selon Bustos Domecq, Casares n'avait jamais été qu'une fiction, le « personnage écrivant » résultant de ses travaux littéraires en commun avec Borges – en somme, l'être

fictif né de la réunion de lui-même, Bustos Domecq, avec Borges, et qui pourtant n'était ni lui-même ni Borges, ni même la réunion des deux, mais une entité distincte qui prenait vie lorsque Borges et lui se mettaient à écrire des textes à deux mains, comme on parle de partitions à quatre mains pour le piano et pour peu que se réalise une si parfaite symbiose entre les deux pianistes que chacun d'eux disparaisse pour former avec l'autre un interprète unique, doté de deux corps mais d'une seule volonté, ou d'une seule conscience, le temps d'un récital. A l'époque à laquelle j'entrai en possession de ce document, le nom et l'œuvre de Bustos Domecq m'étaient parfaitement inconnus : on imagine ma perplexité devant ce texte et ce que j'étais supposé en faire — il portait l'adresse d'une revue de Buenos Aires, intitulée... *Cabildo*, avec laquelle je n'entretenais alors pas plus de relations que je n'en entretins par la suite. Mais c'est sans plus d'hésitation que je conclus à un canular lorsque j'ouvris l'enveloppe de papier kraft qui accompagnait la mince liasse de feuillets dactylographiés. Celle-ci contenait une bande magnétique entièrement vierge, à l'exception d'une brève déclaration d'Adolfo Bioy Casares lui-même — j'eus en effet l'occasion, quelques années plus tard, de faire identifier formellement sa voix par un spécialiste, d'après des enregistrements des conférences tenues par l'écrivain lors d'une tournée internationale —, déclaration que je retranscris in extenso.

« Un ami sûr, en qui j'ai toute confiance, vient de m'apprendre que j'ai été sauvagement poignardé à onze reprises dans la région du cœur et, selon l'expression consacrée, jusqu'à ce que mort s'ensuive. On sait que les mœurs littéraires de ce pays sont parfois empreintes d'une franchise inconnue ailleurs. Je suis le premier à m'en féliciter. Cependant, qu'il me soit permis de m'élever ici contre tout abus dans ce domaine. Si de telles pratiques venaient à se généraliser et que l'arme du gaucho vînt à remplacer celle de l'honnête homme, il est à craindre que cela n'entraîne à long terme un appauvrissement fatal de notre littérature, déjà durement éprouvée par la disparition prématurée de Jorge Luis Borges, étranglé par son éditeur le mois dernier. »

Après audition de cette bande, il devenait évident que, pour des raisons et avec une préméditation également mystérieuses, Borges s'était moqué de moi. Mais cette constatation, loin de dissiper l'aura d'étrangeté qui entourait ma petite aventure, ne faisait que donner naissance à de nouvelles interrogations, auxquelles seule une seconde visite au Maître eût peut-être apporté un début de réponse. Je caressai un moment l'idée de retourner à Palermo, pour la rejeter presque aussitôt : dans ma chambre d'hôtel moderne et froide, les circonstances de ma rencontre avec Borges prenaient par contraste un aspect tellement fantastique que je finissais par douter de leur réalité. Je craignais de

m'apercevoir, une fois arrivé dans la rue Tucumán où je l'avais trouvée quelques heures plus tôt, que la maison de Borges ne s'y trouvait plus ; ou qu'à son endroit se dressait une ruine désaffectée, ou simplement s'étendait un jardin en friche avec une maison de poupée renversée à demi recouverte par les herbes folles ; ou encore qu'elle s'y trouvait bien, mais de l'autre côté de la rue — toutes sortes de choses qui paraissent très naturelles, et presque inévitables, dans les contes, mais que, par un pressentiment obscur, je supposais ne pas trouver telles dans un Buenos Aires pourtant déjà miné par la prolifération des faux-semblants qui accompagnait la fin du péronisme et de ses jeux de miroirs politiques. D'ailleurs, à supposer même que les événements de la journée écoulée eussent été autre chose qu'un rêve, quoi de plus simple pour Borges que de les réduire à l'état de fantasmes oniriques ? — en niant m'avoir jamais rencontré ni fait remettre quoi que ce soit par sa duègne, par exemple, ou même seulement en me faisant éconduire par elle. Aussi renonçai-je à lui demander le motif de son canular, pourquoi il m'en avait choisi pour victime et médiateur, et surtout par quelle sorte de divination il avait pu si bien prévoir la raison de ma démarche auprès de lui et ainsi détourner celle-ci à ses propres fins.

Comme la nuit tombait, d'ailleurs, ma perplexité changea insensiblement d'objet. Quelle que fût la façon dont il était venu entre mes mains — mystification divine ou diabolique, machination, complot aux dimensions insoupçonnables, canular littéraire ou, comme je l'appris plus tard, invraisemblable enchaînement de coïncidences —, le document que m'avait remis la vieille María Esther semblait prouver qu'Adolfo Bioy Casares était bien vivant. Comment concilier ce fait avec son assassinat, ou plutôt l'annonce de son assassinat par les journaux ? Forcer un peu plus la coïncidence — soit : résoudre cette apparente contradiction en invoquant une coquille — paraissait encore plus raisonnable que d'étendre la conjuration qui semblait s'être fixé pour but de me ridiculiser à l'auteur anonyme du bref article relatant le meurtre de Bioy Casares. Je soupçonnai bien un instant Borges d'avoir rédigé et fait publier celui-ci — lui, ou Adolfo Bioy Casares, ou les deux — mais c'était là attribuer à deux auteurs de renommée mondiale un soin maniaque ; plus de soin que n'en eût consacré une personne saine d'esprit à la mise en scène d'un canular aussi aléatoire que celui dont j'avais fait les frais, et que ma seule curiosité, pourtant des plus naturelles et prévisibles, avait suffi à faire avorter : n'ayant rien promis à quiconque à ce propos, j'étais bien décidé à ne pas rendre publique ma propre bêtise en faisant suivre à Cabildo le manuscrit prétendument de Bustos Domecq. Je ne pouvais admettre que Borges et Bioy Casares eussent tout manigancé de A jusqu'à Z, et préfèrai penser qu'ils avaient seulement profité de l'occasion offerte par cet

extraordinaire article, même si cela revenait à leur reconnaître une certaine et quasi divine prescience quant à la docilité avec laquelle je viendrais donner dans leur piège.

Ayant ainsi envisagé toutes sortes de solutions à ma perplexité, pour ne pas dire, au fur et à mesure que je m'enfonçais plus avant dans les implications du mystère qui me préoccupait : à mon angoisse, dont je passe certaines sous silence ici tant avec le recul elles m'apparaissent fantastiques — n'en vins-je pas à soupçonner le monde entier, depuis mon rédacteur en chef jusqu'au garçon d'étage qui m'apporta mon dîner dans ma chambre, d'être dans la confidence et de rire de moi sous cape ? —, je finis par appeler mon journal pour apporter un nécessaire démenti à la nouvelle communiquée par moi-même quelques heures plus tôt. Après une brève semonce où il me reprochait essentiellement ce que je me reprochais déjà moi-même, à savoir de ne pas avoir vérifié mes informations à leur source avant de me laisser entraîner dans une enquête qui avait tout d'un jeu de pistes truqué, mon rédacteur en chef m'enjoignit de mettre un terme immédiat à mes recherches et de faire preuve à l'avenir de plus de circonspection et de moins d'imagination.

Pendant les quelques années que je passai encore à Buenos Aires avant d'être rappelé à Tel Aviv pour diriger la rubrique de politique étrangère de mon journal, je fis donc preuve de toute la circonspection dont j'étais capable — et ce ne fut pas de trop pour relater sans contresens exagéré la fuite arrangée de Perón vers l'Espagne, son remplacement à la tête du pays par une junte militaire évoquant une troupe de masques, laquelle s'empressa de reprendre à son compte la politique, ou l'absence de politique, du dictateur populaire déchu, la palinodie du retour en Argentine avorté de ce dernier, les manipulations boursières et autres jeux de miroirs symbolisés par l'érection sous forme de palais des glaces du Palais de la Monnaie, qui marquèrent cette période ; quant à la mise sous le boisseau plus ou moins volontaire de mon imagination, la profusion et la confusion des événements politiques y supplèrent avantageusement. Et si, de temps à autre, je fus tenté de revenir à ce que j'avais baptisé en mon for : l'affaire Bioy Casares, l'absence de toute suite dans la presse locale comme de la part de Borges finit par la reléguer au rang de blague privée entre mon rédacteur en chef d'alors, devenu directeur du journal, et moi.

A tel point que l'annonce de la mort de Jorge Luis Borges n'eût sans doute pas suffi à réveiller en moi assez d'intérêt pour solliciter la faveur de couvrir son enterrement — et ce, alors que cela n'entraînait plus dans mes attributions — si entre temps une curieuse, et fausse, nouvelle n'avait pas défrayé la chronique du petit monde littéraire international. C'est par la revue *Cabildo*, déjà mentionnée,

que le scandale arriva : selon ses rédacteurs, en effet, Borges n'existait pas, mais avait été entièrement créé par un groupe d'écrivains, parmi lesquels Leopoldo Marechal, Manuel Mujica Lainez et... Adolfo Bioy Casares, qui avaient engagé un acteur de second plan, Aquiles Scatamacchia, pour donner vie à leur personnage et l'incarner pour les mass media. Cette affaire, bien évidemment montée de toutes pièces dans un but de publicité par la rédaction de Cabildo, m'avait surtout frappé par ses nombreuses analogies avec le canular projeté à mes dépens par Borges lui-même, s'il existait bien et si c'était bien lui que j'avais rencontré.

Voilà pour les raisons qui m'avaient amené, contre tous les usages, à demander à être dépêché en Argentine ; quant à celles que pouvait avoir mon directeur de donner une suite favorable à cette requête inhabituelle, on est en droit de penser que mes prises de position concernant l'OLP et la Guerre des pierres n'y étaient pas étrangères. Je le savais, et j'avais même misé sur son désir de m'éloigner pour un temps d'Israël en allant lui présenter ma requête, aussi est-ce l'esprit totalement libre de toute considération d'ordre professionnel que j'entrepris de sonder mon nouvel ami : je dépensais à Buenos Aires une sorte de congé implicite, et de durée indéterminée.

« Dites-moi, collaborez-vous toujours à Cabildo, ou bien la sociologie...

– Non, non, comme vous le devinez, señor Zuvir, j'ai assez vite abandonné la sociologie pour me consacrer au journalisme, et plus précisément à la critique littéraire. Mes relations avec Borges, dont j'ai parfois exagéré à dessein la cordialité, m'ont ouvert plus de portes que ne l'eût fait un doctorat en sociologie.

– Dans ce cas, peut-être pourrez-vous m'ôter d'un doute... Vous souvenez-vous de l'affaire Scatamacchia ?

– Oh ! Je vois... Cela est parvenu jusqu'à vous ? Etiez-vous à Buenos Aires à l'époque ?

– Non, à Tel Aviv.

– Je n'aurais pas pensé que cette affaire eût connu un tel retentissement. Voilà qui est curieux. Et plutôt flatteur, d'une certaine manière, quoique assez embarrassant en l'occurrence.

– Embarrassant ? Auriez-vous de quelque manière contribué à répandre cette fausse révélation ?

– Eh bien, je pense que la façon dont nous avons l'un et l'autre rencontré Borges nous lie, d'une certaine façon. Je peux bien vous dire que je suis dans cette affaire le principal coupable, encore qu'à l'instigation de Borges lui-même.

– A l'instigation de Borges lui-même ! Vous voulez dire que c'est lui qui...

– Eh oui ! Cela paraît vous étonner.

– Assez peu, à vrai dire. Comme ma petite histoire vous l’aura fait comprendre, il n’en était pas à son coup d’essai, après tout.

– Non, certes. Mais le plus étrange, c’est que l’Académie royale de Suède, à laquelle nous avons attribué la découverte de l’imposture du faux Borges, n’a jamais publié de démenti.

– L’Académie royale de Suède ? Celle du prix Nobel ?

– Celle-là même.

– J’ignorais ce détail... Comme d’ailleurs je continue d’ignorer si Borges n’avait pas lui-même fait insérer la fausse nouvelle du meurtre d’Adolfo Bioy Casares.

– Mais un Adolfo Bioy Casares a bel et bien été assassiné, savez-vous ? Simplement, ce Bioy Casares-là n’était pas l’écrivain bien connu, mais un simple chirurgien, ce que ne mentionnait pas l’article. Un homme fort intéressant, d’ailleurs...

– Ainsi, un homonyme ?

– Précisément. Ne vous en êtes-vous jamais douté ? Il me semble que la plus élémentaire curiosité...

– Bien sûr, mais la curiosité d’un envoyé spécial ne s’exerce que si sa rédaction l’en laisse libre, et le fiasco de mon entrevue avec Borges n’était pas pour susciter l’enthousiasme à Tel Aviv. Quant aux moments de loisir que j’aurais pu consacrer à une petite enquête personnelle, il m’aurait fallu les prendre sur un temps de sommeil déjà fort réduit.

– Pardonnez-moi. Je ne voulais pas me montrer désobligeant. Ecoutez... Combien de temps avez-vous prévu de rester à Buenos Aires ?

– Je n’en sais trop rien, à vrai dire. Sans doute une quinzaine, peut-être plus longtemps... Pourquoi cette question ?

– Disons que je désire me faire pardonner ma remarque malheureuse de tout à l’heure. Cela vous intéresserait-il de connaître les dessous de l’affaire Bioy Casares ? Bioy Casares le chirurgien, veux-je dire.

– Bien sûr !

– Eh bien ! Je pense être en mesure de vous faire rencontrer quelqu’un qui en sait long à ce sujet. Plus long que personne au monde, à vrai dire.

– Ah ? Très bien ! Je vous en serais très reconnaissant. Notre rencontre aujourd’hui a réveillé une ancienne curiosité que je croyais morte, mais que le temps avait seulement mise en sommeil. Si vous saviez combien cette affaire m’a préoccupé, à l’époque !

– Tout comme moi. Mais ne vous emballez pas trop vite. La personne en question ne désire rien moins que la publicité, et je pense qu’elle mettra certaines conditions à notre entrevue. Aussi crois-je préférable de convenir avec elle de cette sorte de choses avant de rien vous promettre. Où puis-je vous joindre

dans les jours à venir ? »

Je lui donnai le nom de mon hôtel, et nous nous séparâmes. Après avoir un moment erré dans les rues populeuses de Buenos Aires, en proie à un sentiment de profonde confusion, tant spatiale que temporelle, et manqué à plusieurs reprises me perdre dans le labyrinthe redoublé de la ville réelle à laquelle venait se superposer celle que j'avais quittée douze ans plus tôt et qu'avait ressuscitée ma conversation avec Alejandro Muir, je finis par regagner ma chambre. Là, je me laissai tomber sur mon lit, épuisé, sans parvenir à trouver le sommeil ni l'oubli. J'avais le sentiment très net, et plutôt désagréable, d'être revenu près de vingt ans en arrière, pour constater que plus rien dans ce passé ne coïncidait avec le souvenir que j'en gardais. Non seulement le temps bégayait, mais il bafouillait, se contredisait, en demiurge radoteur à la mémoire défaillante. L'origine de ce vertige, je le savais, n'était pas à chercher tant dans les bouleversements de l'urbanisme — car, aussi loin que mes souvenirs remontaient, le propre de Buenos Aires avait toujours été d'être méconnaissable —, que dans l'acuité avec laquelle resurgissait à ma conscience, non pas le souvenir de la perplexité dans laquelle m'avait plongé l'affaire Bioy Casares, mais cette perplexité même, qui étendait son voile sur tout ce qui s'offrait à mon regard. De ma conversation avec Alejandro Muir, je retirais l'espoir de connaître enfin le fin mot de cette histoire vieille de vingt ans ; mais cette satisfaction était tempérée, pour ne pas dire réduite à néant, par le chemin détourné et pour le moins hasardeux que cette révélation avait emprunté pour parvenir jusqu'à moi. Il y avait quelque chose de troublant dans la succession de coïncidences, de quasi-mensonges et d'erreurs avérées grâce auxquels j'étais sur le point d'atteindre à la vérité : comme dans un jeu de pistes où, en choisissant à chaque embranchement la mauvaise direction, j'eusse fini par arriver au but — d'où l'on pouvait conclure que tous les chemins y menaient, mais aussi que, par l'effet d'une perversité digne du Dieu cryptographe de la Khabale, seul le mauvais chemin était le bon. C'est dans cet état d'esprit troublé que me trouva, deux jours après notre rencontre autour du cercueil de Borges, le message d'Alejandro Muir m'invitant à le rejoindre le lendemain à l'aube à la gare routière de Palermo.

Le jour se levait à peine quand le taxi me déposa à la gare routière le lendemain. Hormis quelques formes immobiles, vraisemblablement humaines, allongées ici et là sur les chaises en plastique rouge du hall, l'endroit était désert ; et c'est avec un vague sentiment d'inquiétude que je vis le taxi s'éloigner dans l'aube bleue, sa peinture jaune à damier noir se ternir progressivement, puis l'éclat de ses phares arrière et du lumignon se fondre dans le tournoiement de nébuleuse de la circulation automobile à son nadir. Ne voyant nulle part la silhouette

ascétique d’Alejandro Muir, je commençais à craindre que son absence ne vînt s’ajouter à la longue liste de rendez-vous manqués qui avaient déjà marqué ma quête dans l’affaire Bioy Casares. Dans le taxi, déjà, j’avais eu le sentiment que nous faisions fausse route – que le chauffeur s’était égaré. En réponse à ma remarque en ce sens, cependant, celui-ci avait prétendu que nous nous dirigeons bien vers la gare routière de Palermo, et par le chemin le plus court, encore – le tout d’une voix rogue qui pouvait aussi bien trahir l’ensommeillement que la mauvaise humeur ou l’agacement. Comme j’insistais, c’est pourtant sur le ton banal de la conversation qu’il s’était obstiné dans ce que je croyais être son erreur ; et c’est moi qui avais fini par perdre patience – de moins en moins confiant dans la fidélité de ma mémoire, depuis ma rencontre avec Muir, sans doute supportais-je mal d’entendre mettre en doute mes souvenirs sur un point où je me croyais en terrain sûr. J’avais donc expliqué au chauffeur quel chemin je désirais le voir prendre, bénissant quelques providentiels noms de rues que la colère avait fait resurgir à ma mémoire. Maugréant, le chauffeur avait stoppé. Sans doute eût-il été convenable d’avoir le triomphe modeste, mais l’excitation que je ressentais à l’idée de débrouiller bientôt l’affaire Bioy Casares, l’atmosphère de mystère dont Muir avait entouré notre expédition, dont j’ignorais encore le but, et le soulagement presque jubilatoire que me procurait ma futile victoire – tout cela, à quoi se mêlait l’irritation que m’avait causé ce stupide contretemps, m’avait conduit à railler le chauffeur pour sa méconnaissance de sa propre ville. Et bien m’en avait pris car, excédé, il avait rétorqué :

« Pouvais-je savoir, moi, que c’était de l’ancienne gare que vous parliez ?

– Comment ça, l’ancienne ? Mais je n’en connais qu’une, que je sache !

– Sans doute. Mais ça ne veut pas forcément dire qu’il n’y en a qu’une, pas vrai ? Ça fait combien de temps que vous n’avez pas mis les pieds à Palermo, señor ?

– Le rapport ?

– Le rapport, señor, c’est que ça fait presque dix ans que l’ancienne gare a été transférée et qu’on a installé les abattoirs à la place. C’est plein de bétailières et de frigos, là-bas, mais je doute que ce genre de transports vous plaise, si ? »

Il avait raison, bien sûr, et je l’avais laissé me conduire où il l’entendait. Mais le message de Muir était si peu explicite que, ne voyant celui-ci nulle part, je commençais à me demander s’il n’avait pas décidé de nous faire voyager en chambre froide, après tout. Aussi est-ce avec un soulagement nuancé d’agacement que je reconnus Alejandro Muir dans la silhouette fantomatique qui avait manqué me faire mourir de saisissement en surgissant comme un diable de sa

boîte de l'ombre d'un porche, à trois mètres à peine sur ma droite. Il m'agrippa le bras et m'entraîna sans plus attendre vers un bus dont les ronflements du moteur venaient à la minute d'entamer un crescendo menaçant.

« Vite, vite, vous êtes en retard. Le bus va partir.

— Mais... Allez-vous enfin me dire...

— Pas le temps. Nous parlerons dans le bus. »

Pourtant, une fois que nous y eûmes pris place, il me pria de l'excuser quelques minutes et, prétextant un travail urgent, se plongea dans la lecture et l'annotation de l'épaisse liasse de feuillets manuscrits qui déformait jusqu'alors sa sacoche de voyage, non sans m'avoir auparavant remis un vague dossier de presse relatif à « notre affaire » et convié à en prendre connaissance pendant qu'il mettrait la dernière main à son article. Quoique déconcerté, pour le moins, par son procédé, je dus bien m'accommoder de son silence et garder pour moi toutes les questions que je brûlais de lui poser. J'eus tôt fait de parcourir le dossier de presse, dont la lecture, loin de m'en apprendre plus sur le sujet qui me préoccupait, ne fit qu'augmenter à mes yeux la confusion du puzzle à quoi s'apparentait décidément l'affaire Bioy Casares ; je voyais de moins en moins par quel bout assembler les pièces hétéroclites versées au dossier — mais sans doute est-ce le propre du puzzle, qu'il faille avoir une connaissance préalable de l'image d'ensemble pour parvenir à en assembler les différents éléments et ainsi la mettre au jour : de même la quête de la vérité, en quelque matière que ce soit, n'est-elle au fond que celle des preuves ou des indices susceptibles de corroborer une vérité préconçue, voire qui préexiste à ces preuves et à ces indices. Toujours est-il qu'il ressortait surtout, des coupures de presse que Muir m'avait remises, que celui-ci avait consacré à sa traque de la vérité plus de soin maniaque et de scrupuleuse obstination que je n'avais été en mesure de le faire. En tout, il y avait bien là une quinzaine d'extraits de journaux, c'est-à-dire pour la plupart d'entre-filets, dont seul le premier m'était connu — et connu à tel point qu'en le relisant à la lumière bleutée du jour naissant, je ne fis guère que m'assurer de l'exacte fidélité de ma mémoire : « La police a arrêté hier, sur les lieux et presque à l'instant de son crime, un individu répondant au nom de Siméon Errinersfeld, coupable présumé de l'assassinat d'Adolfo Bioy Casares, résidant 37 calle Pedro Antonio, à Palermo. Le sieur Bioy Casares étant bien connu de leurs services, les enquêteurs privilégient la thèse du règlement de comptes. » ; aussi bien était-ce à proprement parler la seule véritable coupure de presse comprise dans le dossier, les autres documents n'étant que des copies vraisemblablement obtenues à partir de ces microfilms qui servent désormais de support aux archives des journaux du monde entier. Cette deuxième, et plus

abondante, série d'articles, dont l'absence de réelle mise en page et le papier listing flambant neuf contrastaient avec le papier jauni aux encres défraîchies et le format désuet des colonnes et des caractères de l'entrefilet qui m'avait amené à sonner à la porte de Borges des années auparavant, relatait à gros traits les étapes du procès et la condamnation à mort de Siméon Errinersfeld. Un seul article, de par sa longueur et la précision des informations, émergeait de cette deuxième série essentiellement constituée de brèves et de publications de justice laconiques. Alejandro Muir m'ayant ce jour-là cédé le dossier dont il possédait une copie – à l'exception de la coupure qui était à l'origine de mon intérêt pour cette affaire et dont un exemplaire figurait de toute façon déjà en bonne place dans mes archives personnelles –, je n'ai nul besoin de faire appel à ma mémoire pour reproduire le contenu de cet article, qui a pour titre : « Un fou homicide essaye de sauver sa tête en faisant croire qu'il l'a perdue » ; j'en retranscris ici l'essentiel.

« Peut-être se souvient-on d'un fait divers récent, qui plus vraisemblablement est passé inaperçu, et qui à bon droit le serait resté s'il n'avait aujourd'hui donné lieu au tribunal à une audience mémorable. [ici prend place un fastidieux rappel des faits, puis un portrait au vitriol de Siméon Errinersfeld présenté comme un être « fourbe, aux yeux fuyants, dont on devine les lèvres épaisses et le nez busqué sous les bandages qui lui entourent encore partiellement le visage », typique d'un certain antisémitisme des couches les plus basses du peuple argentin]... Cet homme – ce monstre – risque sa tête. Il le sait. Aussi s'obstine-t-il dans ses déclarations insensées, dans l'espoir que le juge finira par douter de sa santé mentale. Que dit-il ? On ose à peine l'écrire, de peur que le lecteur pense qu'on se moque de lui. Et pourtant il le dit, il le clame à ses juges : il n'est pas Siméon Errinersfeld, Casares (sic) lui a donné le visage et les papiers d'un autre homme, il dit qu'il va devenir fou si on ne le croit pas ! A-t-il tué Bioy Casares ? Non, ce n'est pas lui, c'est cet autre homme, ce Siméon Errinersfeld dont Casares lui a donné le nom et les traits, qui est l'assassin. Dans ce cas, pourquoi est-ce lui que les policiers ont trouvé l'arme du crime à la main ? Il a entendu un grand cri, s'est précipité, a découvert le corps et, ayant cru que c'était Errinersfeld qui revenait quand les policiers ont forcé la porte, a eu peur et s'est emparé des ciseaux ensanglantés laissés près du corps. Comment se fait-il que les policiers n'ont trouvé que lui dans les appartements dérobés de la clinique de Bioy Casares ? Il ne sait pas, l'autre a dû s'enfuir. L'autre, toujours l'autre ! Et lui, qui est-il, que faisait-il là ? Il se trouble, bredouille des paroles confuses, se prend la tête dans les mains en gémissant. A une nouvelle question, il se dresse soudain en hurlant que non, il n'est pas juif, entreprend de déboutonner son pantalon

malgré les menottes, en est empêché par les policiers qui l’emmènent... [tout le reste n’est que commentaire, hormis la dernière phrase] Le verdict tombe : Siméon Errinersfeld a perdu et, après le vent de folie qu’il a fait souffler sur la salle d’audience, l’air semble assaini quand le juge Alberto Glencoe, de sa voix nette et tranchante, laisse tomber le couperet sur cette tête hideuse. »

On comprend aisément qu’après la lecture de cet article, l’affaire Bioy Casares ne me parut que plus embrouillée, et le but de notre voyage plus mystérieux. Pourtant, et quoique j’en eusse, je respectai le silence de Muir toujours absorbé par son travail de correction, et reportai mes regards par-delà la vitre sale du bus. Nous avons quitté la banlieue populeuse de Buenos Aires ; depuis un moment déjà les arrêts s’étaient faits plus rares, plus éloignés les uns des autres, et nous filions désormais droit vers le soleil à travers les immensités de plus en plus désertiques de la Cuchilla Negra. Lorsque, près de deux heures plus tard, nous fûmes tout à fait engloutis dans la pampa et que les dernières habitations eurent disparu au loin derrière nous, Muir parut enfin se souvenir de ma présence et se tourna vers moi.

« Voilà qui est fait. Pardonnez mon impolitesse, mais je ne pouvais absolument pas différer ce travail. Hier soir dernier délai, vous connaissez les rédacteurs en chef...

– Bien sûr, bien sûr... »

Il désigna d’un geste du menton le dossier éparé sur mes genoux.

« Alors ?

– Tout ça est incompréhensible. Cette histoire de deuxième homme...

– Vraiment ? Et pourtant, ce deuxième homme, moi, je l’ai retrouvé, je lui ai parlé.

– Ce serait lui que...

– Précisément. Vous allez bientôt le voir, plus qu’une petite heure de patience, à peine.

– Sans doute son nom ne me dira-t-il rien ?

– Vous ne devinez pas ?

– Ne me dites pas que...

– Si, son véritable nom est bien Siméon Errinersfeld. Il va de soi qu’il vit maintenant sous une autre identité, mais c’est bien lui. Je vous passe le détail fastidieux de mes recherches, d’autant que c’est un pur coup de chance si j’ai fini par lui mettre la main dessus. En fait, c’est lui qui a fini par apprendre je ne sais comment que quelqu’un s’intéressait à l’affaire Bioy Casares et posait un peu partout des questions de fou, c’est lui qui est venu me trouver et m’a promis de tout me raconter à la condition que cela resterait entre nous et que

je cesserais mon enquête... Si j'avais voulu manquer à ma promesse, personne ne m'aurait cru, de toute façon, et il a fallu notre rencontre pour que je me décide à parler, encore qu'avec son accord... Mais j'ai la preuve qu'il s'agit bien du véritable Errinersfeld, et que l'homme qui a été exécuté disait vrai quand il prétendait ne pas s'appeler ainsi.

– Cela paraît incroyable !

– C'est également ce que j'ai pensé d'abord, mais son histoire se tient. Il répugne à la raconter une seconde fois, aussi est-ce moi qui vais le faire, avec sa permission ; tout ce à quoi il consent, c'est de se trouver en un certain lieu à une certaine heure pour que vous puissiez le voir.

– Tout ce voyage... Je ne pourrai même pas lui parler ?

– Ce sont ses conditions. Moi-même, j'ignore où il vit et n'ai réussi à vous ménager une entrevue que parce qu'il a bien voulu répondre à la petite annonce que j'ai fait paraître dans mon journal. Désirez-vous toujours connaître le fin mot de l'affaire Bioy Casares ?

– Je vous écoute.

– Il faut que vous sachiez que tout remonte à l'époque de l'hégémonie nazie en Europe. C'est dans un camp de concentration que Siméon Errinersfeld a pour la première fois rencontré l'homme qui a finalement été exécuté sous ce nom. Je n'ai pas réussi à lui faire dire où se trouvait ce camp. Tout ce qu'il a bien voulu me confier, c'est qu'il avait été dirigé par un certain commandant Herbert Locke. Tel est du moins le pseudonyme qu'Errinersfeld lui a donné tout au long de son récit, car je me suis assuré par la suite qu'aucun commandant nazi n'avait été recensé sous cette identité par les enquêteurs de Nüremberg. Ce qui est certain, en revanche, c'est que le prétendu Herbert Locke s'est distingué par sa cruauté et sa barbarie, les mains d'Errinersfeld tremblaient chaque fois qu'il prononçait son nom. Bref, Errinersfeld survit jusqu'à l'arrivée des Russes ou des Américains, cela non plus il ne me l'a pas dit. Sept ans plus tard, il croise un homme dans un aéroport, se retourne sur lui, alors que l'autre disparaît dans un taxi il finit par identifier ce visage qu'il ne connaît que trop bien. Il renonce à monter dans son avion et sait qu'il consacrer sa vie s'il le faut à retrouver Herbert Locke, car c'est bien de lui qu'il s'agit. A trois reprises, il retrouve sa trace dans différentes villes d'Europe, une fois même il croit le tenir enfin, lui dit qui il est et pourquoi il le poursuit, l'enferme pendant trois jours dans un placard pour l'obliger à rédiger l'aveu complet de ses crimes, mais l'autre s'échappe encore. Suivent plusieurs années d'une traque obstinée, maniaque, qui le mène enfin en Amérique du Sud. En Argentine. A Buenos Aires, où Locke a été admis dans la clinique d'un certain docteur Bioy Casares, bien

connu des milieux interlopes comme de la police, pour y subir une opération de chirurgie esthétique. Errinersfeld s’y fait admettre à son tour. Là, il espère pouvoir déjouer la surveillance des infirmiers pour se jeter sur son ennemi. Pour être logé dans les mêmes appartements dérobés que celui-ci, il prétend avoir lui aussi besoin de changer d’identité, se fait passer pour un malfaiteur. Les deux hommes, Locke et son chasseur, ont à peu près le même âge, presque la même taille, tous deux parlent avec un accent allemand, tous deux sont presque chauves. Bioy Casares voit là une occasion inespérée de faire un profit facile sur le prix des faux papiers qu’il se charge aussi de fournir à ses clients – lui qui depuis des années donne à des hommes pourchassés l’identité d’êtres fictifs, créés de toutes pièces par ses soins et ceux des faussaires, pourquoi n’interviendrait-il pas celles de ses deux clients du moment ? Sans doute cette idée l’amuse-t-elle, en plus du bénéfice net que cela représente pour lui d’être dispensé de se procurer des faux papiers auprès de la pègre. L’opération est décidée précipitamment, avant qu’Errinersfeld ait eu le temps de localiser Locke. Il n’a d’autre choix que de s’y soumettre. Quand il se réveille, quand au bout de six semaines à ronger son frein, abruti par les sédatifs, Bioy Casares vient enfin dans sa chambre lui retirer les derniers pansements, c’est le visage de Locke, ce visage qui hante ses jours et ses nuits depuis des années, qu’il découvre dans le miroir que lui tend le chirurgien. Errinersfeld, rendu à moitié fou par cette révélation, s’empare des ciseaux dont s’est servi Bioy Casares pour lui ôter ses bandages, le frappe à plusieurs reprises, prend la fuite en entendant les sirènes de la police venue arrêter le chirurgien marron. Mais cela, il l’ignore encore, et ne l’apprendra qu’en lisant les journaux pour savoir si on le recherche, de la même façon qu’il apprendra la mort de celui qu’il pourchassait depuis des années, et qu’il a finalement réussi à faire juger et condamner, mais pour un crime dont l’autre est innocent et que lui-même a commis... »

Je fus longtemps sans pouvoir parler après qu’Alejandro Muir se fut tu, et lui-même garda le silence jusqu’à ce que le bus eût fait halte au bord de la route, à la hauteur d’un arrêt perdu en pleine pampa, seulement signalé par une hampe de métal à la peinture rouge craquelée par le soleil, fichée dans la terre ocre et sèche du talus. Muir me fit descendre avec lui. Une dizaine de personnes nous imitèrent et s’enfoncèrent sans hésiter dans les hautes herbes de la plaine, vers une tache sombre sur l’horizon. Très vite, leurs silhouettes me furent cachées presque jusqu’aux épaules par les herbes, quand soudain le petit groupe se scinda pour livrer passage à un vieil homme seul qui se dirigeait vers nous. C’était un homme de taille moyenne, dont les traits n’avaient rien de particulièrement marquants sinon que sa peau brûlée d’Européen et ses

yeux clairs tranchaient avec le teint mat des paysans qui vraisemblablement regagnaient leur village. Je fis un mouvement vers lui, mais Muir me retint par le poignet, qu'il me serra jusqu'à me faire mal. Je laissai donc le vieillard passer à quelques mètres de nous sans faire un geste, sans dire un mot. De son côté, il se contenta d'un bref regard sans expression avant de nous tourner le dos et de monter dans le bus, qui ne tarda pas à repartir. Bientôt, un nuage de poussière signala l'approche d'un autre véhicule ; nous traversâmes la route pour attendre le bus qui nous ramènerait vers Buenos Aires par le même chemin par lequel nous étions venus. Pendant tout le trajet de retour, Alejandro Muir opposa à mon mutisme un silence narquois et, je ne sais pourquoi, nos adieux à la gare routière de Palermo, alors que la nuit tombait, furent brefs et peu chaleureux. Ni lui ni moi ne prîmes la peine de faire comme si nous devions nous revoir un jour, et en effet je ne l'ai plus jamais revu depuis, pas plus que je n'ai cherché à le revoir. Je ne me l'explique pas ; après tout, il n'avait fait que m'apprendre ce que je désirais savoir...

Ce soir, dans l'environnement familier des bureaux du journal, alors que je suis moi-même un vieillard et que je me suis enfin décidé à publier ce que j'ai appris de la longue traque de Siméon Errinersfeld, j'en viens presque à penser que c'est justement là la raison pour laquelle je n'ai pas noué de relations plus suivies avec Muir : je sais que ce jour-là, au bord de cette route au milieu de nulle part, a pris fin une longue traque qui avait commencé pour moi le 16 janvier 1967, au moment même où une autre arrivait à son terme ; je sais aussi, parce que j'ai vu le mouvement de recul de Siméon Errinersfeld quand le rétroviseur du bus lui a brièvement renvoyé son image, que sa longue traque, à lui, n'a jamais vraiment pris fin mais qu'elle a seulement changé de visage, et que jamais il ne parviendra au terme de sa quête d'un monde sans miroirs.

Tel Aviv, le 16 janvier 1993